

9

REPORT PRESENTED TO THE  
WILSON TRUSTEES

BY W. M. RAMSAY

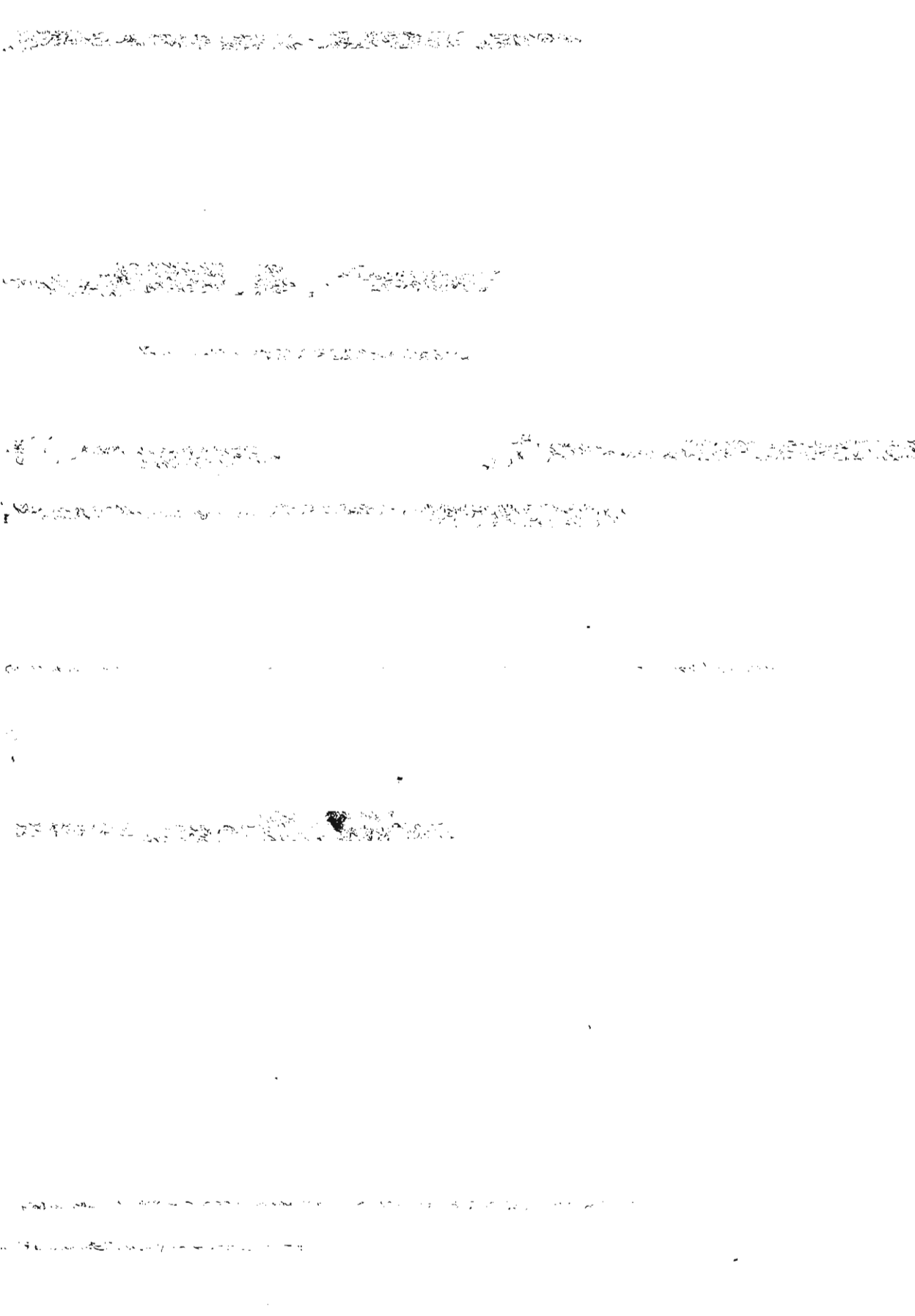
SECOND WILSON FELLOW

—  
PART II.

*(Sent to Press in October, 1902)*

REPRINTED WITH IMPROVEMENTS FROM THE  
REVUE DES ETUDES ANCIENNES

1902



## DEUX JOURS EN PHRYGIE.<sup>1</sup>

Konia, 1<sup>er</sup> mai 1901.

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander une contribution à la *Revue des Études anciennes*. Vous trouverez peut-être le récit de "Deux jours en Phrygie" digne de figurer dans votre publication.

Comme le pays autour et au sud d'Antioche de Pisidie, avec ses nombreux problèmes topographiques demeurés sans solution, était notre but principal dans ce voyage, nous n'avions pas l'intention de rester en Phrygie, mais d'aller tout droit à Konia par le chemin de fer. Néanmoins, il est nécessaire de passer la nuit à Ouchak. Une fois arrivé là, j'ai pensé qu'il serait bon d'aller de nouveau jusqu'aux sites débattus pour Trajanopolis, afin de dissiper, si possible, la légère divergence d'opinion entre vous et moi sur ce sujet. Cette divergence, vous vous le rappelez, était peu considérable. Trois milles seulement séparent Tcharik-Keui (où vous placez Trajanopolis) de Ghiaour-Euren (où je l'ai placée, il y a bien des années). Sur ce point, j'ai grand plaisir à vous informer que vous aviez raison. Que nous discutons aujourd'hui les sites avec tant de précision est un indice des grands progrès de la topographie pour le centre de l'Asie Mineure.

Il y a dix ans, quand j'écrivais mon *Historical Geography of Asia Minor*, j'ai rarement considéré comme possible de parler de sites précis ; mais j'ai souvent parlé des plus proches villages modernes comme étant l'emplacement d'une ancienne cité, bien que cela puisse être à un, à cinq, ou même (dans l'est de l'Asie Mineure) à dix milles de la véritable position de la cité ancienne. Mais, en ce qui concerne Trajanopolis, j'avais pensé que l'emplacement précis se trouvait à Ghiaour-Euren, parce que les habitants de Tcharik-Keui disaient que toutes leurs pierres venaient de Ghiaour-Euren ; et, tout près de Ghiaour-Euren, j'avais remarqué beaucoup de vestiges de vie antique, sur un point actuellement inhabité.

<sup>1</sup> Notre collaborateur W. M. Ramsay, qui parcourt à nouveau cette terre d'Asie-Mineure où depuis vingt ans il a multiplié les recherches et les découvertes, nous envoie, par l'intermédiaire de M. J. G. C. Anderson, son élève et son émule en fait de conquêtes géographiques, la très intéressante lettre qui suit. Nous ne saurions trop remercier le vaillant explorateur qui, au milieu des fatigues d'un voyage sur les Hauts-Plateaux, a trouvé le temps de nous adresser cette importante communication.—G. Radet.

Un voyage en Phrygie est maintenant bien différent de ce qu'il était quand vous et moi y sommes allés autrefois. Quand je vins dans le pays pour la première fois, le point terminus d'une des lignes du chemin de fer était à Aidin, à quatre-vingts milles de Smyrne, et le point terminus de l'autre ligne, à Ala-Chéhir, à cent quinze milles de Smyrne. Cette fois, le lendemain de notre arrivée, nous avons pris une voiture, non plus la rustique araba des jours passés, mais ce que nous appelons en Angleterre un *landau*, moyen de transport tout à fait civilisé et relativement confortable. Le nôtre, dans sa jeunesse, avait dû servir à Marseille ou à Trieste, puis avait émigré à Smyrne dans l'âge mûr, et il finissait ses jours à Ouchak.

Nous allâmes d'abord à Ilesler-Kaïa ; c'est le nom d'une chaîne de rochers, bordant les rives d'un cours d'eau qui descend vers Ghiaour-Euren, à un mille de là, et se jette ensuite dans l'Hippourios. La roche est très tendre : elle se compose d'un conglomérat qui se désagrège très vite, alternant avec des couches de sable. Le sable est parfois mou et sans consistance, d'autres fois plus compact ; mais partout il peut être coupé avec un petit canif.

Ces rochers contiennent beaucoup de chambres et, de temps à autre, montrent des traces de sculpture en relief ; mais, en raison de la dégradation de la pierre, il est difficile de distinguer entre le style romain de basse époque et le style archaïque. Je pense, néanmoins, que nous avons là une partie des fortifications d'une ancienne cité phrygienne de caractère archaïque, avec un sanctuaire dans le roc et des niches pour des stèles votives ou des offrandes. Ces niches peuvent appartenir à la période romaine ; quelques-unes des chambres et des tombes peuvent être chrétiennes. Il est possible de placer ici la plus ancienne Grimenothyraë. Plus tard, dans des temps plus pacifiques, la cité, descendant vers la plaine ouverte, s'étendit jusqu'à Ghiaour-Euren.

Puis, nous gagnâmes, à trois milles de là, Tcharik-Keuï : nous y entrâmes par le côté ouest (ce que je n'avais pas fait précédemment). De ce côté, tout près du village, les vestiges d'une cité sont très clairement reconnaissables. Évidemment, du temps des Romains, une nouvelle ville s'éleva en cet endroit, sur la voie romaine de la Katakékaumène à Akmonia, par Temenothyraë. Comme vous l'avez conclu si justement,<sup>1</sup> ceci fut évidemment Trajanopolis, tandis que Grimenothyraë continua d'exister dans sa position distincte. M. Imhoof-Blumer a aussi adopté avec raison et complété votre manière de voir en y ajoutant une évidence numismatique.

Nous allâmes ensuite à Islam-Keuï, à douze ou quinze milles environ. A cinq milles de Tcharik-Keuï, nous traversâmes un cours d'eau qui se jette dans le Banaz-Sou. J'ai toujours été enclin à chercher le site d'Alia sur cette rivière ; mais jusqu'ici cela demeure parfaitement incertain.

<sup>1</sup> G. Radet, *En Phrygie*, dans les *Nouv. Arch. Miss.*, t. VI, p. 519-521 = p. 99-101 du tirage à part.

Nous atteignîmes Islam-Keui tard dans la journée. Le village, détruit par un tremblement de terre il y a environ vingt-cinq ans, est un misérable groupe de quatre-vingts huttes de boue ; cependant, c'est le centre de gouvernement du nahié de Banaz. Sousouz-Keui, à trois milles plus au sud, contient trois cents maisons. L'un ou l'autre de ces villages est le site de Keramon-Agora, et j'adopte votre idée que Sousouz-Keui est plus probablement le site réel.<sup>1</sup> Mais je me refuse toujours à voir dans Islam-Keui le site d'Alia ; mes raisons sont exposées, en partie, dans mes *Cities and Bishoprics of Phrygia* (t. II, p. 592-595 et 622-624). Islam-Keui et Sousouz-Keui me semblent avoir été tous deux dans le territoire d'Akmonia. Ils sont situés sur la ligne principale de la voie romaine, tandis qu'Akmonia occupe une situation isolée au milieu des collines. Mais Akmonia fut une cité si puissante qu'elle commandait à la vallée entière, le Doiantos Pedion, où ces deux villages sont situés.

Ayant ainsi atteint Islam-Keui, je me rappelai que la remarquable inscription juive (*Cities and Bishoprics*, n° 559), que j'ai copiée à Erjish, n'était qu'à deux milles de distance et que son emploi comme base d'un pilier de bois supportant la véranda d'une maison cachait la partie la plus importante de la pierre. Nous résolûmes donc d'essayer, si possible, de déplacer le pilier et de compléter le texte de cette inscription des plus intéressantes. Pour cela, il était nécessaire de rester un jour entier, le seul train sur Konia passant à Islam-Keui à huit heures du matin. Nous décidâmes alors de faire un circuit par Ahat-Keui (Akmonia) et Sousouz-Keui, en revenant par Erjish. Cette excursion se montra très profitable, bien qu'elle eût dû se prolonger plus de trois jours, au lieu d'être tassée en un seul.

Parlons tout d'abord de l'inscription juive, qui vint pourtant en dernier dans notre travail du jour et fut atteinte seulement au coucher du soleil. Nous n'avons pas pu enlever le pilier qu'elle soutenait, car la maison se serait écroulée ; mais nous avons gratté les bords et vu ainsi plusieurs lettres et mots nouveaux qui ont beaucoup amélioré le texte. Elle se lit maintenant comme il suit, avec adjonction des marques de ponctuation relevées sur la pierre. Ces marques ont la forme de feuilles très grossièrement tracées : . Je les indique dans les quatre premières lignes seulement, car elles ne peuvent être données complètement dans les lignes suivantes :—

τὸν κατασκευασθέντα οἶκον ὑπὸ  
 Ἰουλίας Σεουήρας ♡ Γ ♡ Τυρρώνιος Κλά-  
 δος ὁ διὰ βίου ἀρχισυνάγωγος ♡ καὶ  
 Δούκιος Λουκίου [ἀρχισυνά]γωγος ♡  
 5 καὶ Ποπίλιος [πρώτος? nom tel que Ρούφος ou Ρούφου? ἀ]ρχων ἐπεσε-

<sup>1</sup> Cf. Radet, *loc. cit.*, p. 514-518 = p. 94-98 du tirage à part.

κένασαν ἐκ τῶν ἰδίων κ[αὶ] τῶν συν-  
 καταθεμένων [χρήμασ]ιν τοὺς τοί-  
 χους καὶ τὴν ὄροφ[ήν, καὶ] ἐποίησαν  
 τὴν τῶν θυρίδων ἀσφάλειαν καὶ τὸν  
 10 λυπὸν πάντα κόσμον· οὐστυνας κ[αὶ]  
 ἡ συναγωγὴ ἐτείμησεν ὄπλω ἐπιχρύ-  
 σω διὰ τε τὴν ἐνάρετον αὐτῶν [βί]ω-  
 σιν καὶ τὴν π[ρ]ὸς τὴν συναγωγὴν εὐνοίαν  
 τε καὶ σπουδήν.

Dans les lignes 6-7 peut-être faut-il traduire, *sumptu suo et eorum qui pecunia data assensum significaverunt* : la syntaxe est mauvaise, mais on la trouve souvent beaucoup pire dans le grec de la Phrygie.

L'origine juive de cette inscription, déjà visible, est maintenant certaine, grâce à l'amélioration du texte. La présence d'archontes aussi bien que de chefs de la synagogue est absolument caractéristique d'une organisation juive. J'ai fait une courte note sur les archontes dans une revue anglaise, *l'Expositor*, il y a quelques années.

La maison édifiée par Julia Severa, la dame d'Akmonia citée, avec ses deux maris, sur tant de monnaies d'Akmonia et dans une inscription du temps de Néron (*Cit. and Bish.*, n° 530), fut aménagée par Tyrronius Clados, Lucius et Popilius. Lucius pourrait être le Nikias Lucius des *Cities and Bishoprics*, 530, que nous avons quelque raison de reconnaître comme juif malgré son sacerdoce dans la religion impériale (*Cit. and Bish.*, p. 640, 648 sqq., 672 sqq.).

I. L'inscription suivante est maintenant à la station de Banaz, à deux heures d'Ahat-Keui. Il me fut permis de la copier, grâce à la courtoisie de M. Lantois, le chef de gare. Elle est gravée en petites lettres, assez usées, et comme cette pierre se trouvait dans l'ombre, je l'ai trouvée difficile à copier. Mon temps était limité, et comme je finissais une première copie hâtive, le train entra en gare, à huit heures du matin. J'eus le temps à peine de jeter un rapide coup d'œil sur les deux ou trois plus grosses lacunes de mon travail, et je montai dans le train. Le texte serait certainement amélioré par deux ou trois heures de travail en plus ; mais tel quel, il présente quelque intérêt, bien qu'il soit composé dans le style verbeux et vide de la plupart des décrets d'Asie Mineure. C'est la conclusion du testament (*διαθήκη*) de T. Praxias, instituant un culte en son honneur, après sa mort, et léguant une somme d'argent pour être distribuée entre les sénateurs qui participeront au cérémonial.

Le point capital de ce cérémonial était que des roses devaient être déposées sur la tombe de Praxias. Un dîner était offert aux célébrants le jour d'Eudaimosyne, dans le mois de Panemos.<sup>1</sup> Praxias choisit ce

<sup>1</sup> Les roses étaient abondantes au mois de Panemos, qui commençait le 24 mai.

jour probablement comme un jour de bon augure, au lieu de prescrire que la fête aurait lieu le jour de sa mort; le dit jour peut aussi avoir été l'anniversaire de sa naissance.

La coutume de porter des roses à la tombe est mentionnée dans une autre inscription d'Akmonia (*Cit. and Bish.*, n<sup>os</sup> 455-457) et aussi à Nicée, en Bithynie.<sup>1</sup> A Pergame, le *Rodismos* avait lieu le premier jour de Panemos dans le culte impérial, et peut-être le premier jour de Panemos (24 mai) était-il le jour d'Éudaimosyne. Il y avait en Italie une fête, célébrée à Rome le 23 mai, dans laquelle on mettait des roses sur la tombe, et on en donnait aux hôtes. M. Perdrizet pense que cette coutume Romaine avait été imitée dans les Provinces Orientales (*Bulletin de Corresp. Hell.*, 1900, p. 299).

τῆς δὲ δ]ιανομῆς με[τ]έχ[ειν] καὶ [τοὺς προστε-  
 ταγ]μένους ὑπὸ τοῦ Πραξίου πρὸς τῷ μνημείῳ αὐτοῦ ἀπε[λευ-  
 θέρ]ους ἐξ, ἀνταριθμεῖσθαι δὲ ἰς τὸν τῶν τελευτώντων [τόπον λεκ-  
 τοὺς ἐξ αὐτῶν αὐ τῶν ἐπιγεννωμένων μέχρι τ[ῶ]ν ἐξ· γείν[εσ]-  
 5 θαὶ δὲ τὴν κατέκλισιν μηνὸς Παιήμου ἡμέρα Εὐδαιμοσύνης,  
 καὶ ὑπὸ τῆς προσόδου ταύτης ἐπὶ τὸ μνημεῖον τοῦ Πραξίου [ἀπο-  
 φέρεσθαι ὑπὸ τῶν ἀρχόντων τῆς πόλεως καὶ τοῦ γραμματέως  
 τῆς βουλῆς ῥόδα δηναρίων δέκα δύο· προνοεῖν δὲ τὴν τε [β]ουλ[ή]ν καὶ  
 τοὺς κατὰ ἐνιαυτὸν ἰς τὰς ἀρχὰς καθισταμένους πάντας τῶν  
 10 ὑπελευθέρων, καὶ ὅπως μηδὲν τοῦ μνημείου τούτου ἢ τῶν περὶ [αὐ-  
 τὸ φυτειῶν ἢ οἰκοδομιῶν ἐλασσωθῆ ἢ ἐξαλλοτριωθῆ κατὰ μηδέ-  
 να τρόπον· τοῦτο δὲ τὸ ψήφισμα νενομοθετῆσθαι τῷ αἰῶνι τῆς Ῥω-  
 μαίων ἡγεμονίας φυλαχθῆσόμενον, μηδενὸς ἐξουσίαν ἔχοντος  
 ἀλλ'ἀξαι τι τῶν δεδογμένων ἢ μεταποιῆσαι ἢ εἰς ἑτέραν τινα  
 15 χρεῖαν μετενεκεῖν κατὰ μηδένα τρόπον· πάντας δὲ κοινῇ  
 καὶ καθ' ἓνα προνοεῖσθαι ὑπὲρ τοῦ φυλαχθῆναι τὰ ἐψηφισμένα  
 κοινὰ καὶ ἀνεπιχείρητα πρὸς τῇ Τίτῳ Πραξίου διαταγῇ· [κύμοι  
 μόνῳ ἐξεῖναι τῶν ἐν τῷ ψηφίσματι γεγραμμένων ἀ[λλ]ᾶξαι  
 τι ἢ διορθῶσαι ἢ τοῖς γεγραμμένοις προσδιατάξασθαι· εἰν[αι]<sup>2</sup>  
 20 δὲ τοῖς δεδογμένοις πᾶσι καὶ μάλιστα ἵνα μόνοι οἱ παρόντες  
 καὶ κατακλεινόμενοι βουλευταὶ λαμβάνωσι τὴν διανομὴν  
 τα]υτήν, ἐπι[σ]κό[που]ς καὶ μίρτυρας θεοὺς Σ[ε]β[α]στοὺς καὶ θε[ο]-  
 υς πατρίου(ς)<sup>3</sup> καὶ Δία Στοδμηνὸν καὶ Σωτήρα Ἀσκληπιὸν καὶ Ἀρ[τέ]-  
 μιδα] Ἐφεσίαν κοινῇ τε ὑπὸ πάντων καὶ καθ' ἓνα ἐπικεκλημένους  
 25 τῶν οὗτω[ς] ἐψηφισμένων φύλακας· παρακεκλήσθαι δὲ τὸν γραμ[ματ]-  
 εᾶ τε τῆς β]ουλῆς καὶ ἱερέα Ἀσκληπιίδην ὅπως καὶ μετὰ τὸν [θίν-

<sup>1</sup> [La fête mortuaire des roses existait aussi en Thrace. Dans le district de Philippes, la célébration des rosalia était confiée aux thiasos du Bacchus thrace, qui a tant d'analogies avec le Midas phrygien. Sur cette coutume, voir les pages remarquables d'Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 156-158.—G. Radet.]

<sup>2</sup> On attendrait (μ)εῖναι.

<sup>3</sup> Le ς a été omis par le graveur.

ατον ἐμ|αυτο[ύ]\* πρόνοιαν ποιῆται [τ]ῶν ὑπὸ τοῦ Πραξί[ου] κεκυρω-  
 μένων? τε] καὶ διατεταγμένων εἰς τὸ διηλεκές, καθὼς καὶ [ὑπὸ  
 τοῦ Πραξί[ου] παρεκλήθη· λα]χόντων δογματογράφ[ω]ν Πον[τικοῦ]  
 30 δῖς? Διοφ[άντου] Ἐκατέου τοῦ Ποντικοῦ, Ἀλεξάνδρου  
 δῖς? ἐκυρ[?]ώθη πρὸ τ[ριῶν] Νωνῶν Μαρτίων [Ἀντοκρά-  
 τορι Δομι[τιανῶ] Καίσαρι Σεβαστῶ Γερμανικῶ τῶ αἰ  
 ὑπάτω, ἔτους ρξ]θ', μηνὸς Ξανδικοῦ τρισκα[ι]δεκάτου  
 ἐγράφη? δ]ιὰ Ερμογένου δημοσίου

Les premières lignes sont obscures et le texte demande une revision minutieuse. L'inscription est datée de l'an 85 après J.-C. L'année asiatique ordinaire, dans laquelle Xanthicos commençait le 21 février, était évidemment d'un usage courant à Akmonia, ce qui est défavorable à ma conjecture qu'une année phrygienne spéciale, commençant le 1<sup>er</sup> août, était parfois employée. A la fin de l'inscription M. Chapot a correctement fixé la date, 5 mars de l'an 85. Mais il n'a pas raison quand il pense que cette année était bissextile, et que le mois Xanthicos commençait le 22 février. Le premier jour de Xanthicos était *A. D. IX Kal. Mart.* (voir Usener dans le *Bullettino*, 1874), 21 février. Il est aussi en erreur quand il dit que l'ère de Sulla peut commencer de l'automne de 84, s'appuyant sur la discussion erronée de M. Cichorius. Il n'est pas douteux que l'ère ne part de l'automne de 85.

L'allusion à l'éternité de l'empire romain est intéressante. "C'est, en effet, une nouvelle marque de cette déférence, souvent servile, que les sujets d'Asie témoignaient à leurs maîtres."

Les dogmatographoi sont ici au numéro de trois, comme autrefois : Ponticus et Diophrantus (tous les deux sont parents) et Alexandre.

Il est digne de remarque que l'Artémis d'Éphèse est une des divinités que l'on invoque. Ceci prouve qu'Éphèse était déjà reconnue comme la cité centrale et impériale de la province, même dans la Phrygie supérieure, et que l'unité de la province était fermement établie.

L'épithète de Zeus Stodmenos est étrange, et d'un type tout à fait barbare, mais la lecture en est certaine. Zeus était le dieu principal à Akmonia ; mais, en réalité, c'était une divinité originaire d'Anatolie, portant des noms étranges : Manès, Daès, Heliodromos (voir *Cities and Bishoprics of Phr.*, ch. XIV, § 2).

L'inscription des *Cities and Bishoprics* n° 544 = *GIG*, n° 3858 i (Add.) est, probablement, la conclusion du décret de la boulè confirmant le testament de Praxias. Nous avons, à présent, un fragment considérable du testament lui-même. Des copies de ces deux pièces étaient placées dans le hiéron où Praxias fut enterré, et c'est là que, chaque année, on apportait des roses.

\* αὐτον peut être erreur du lapicide pour αὐτοῦ.

II. L'inscription qui suit, trouvée à Sousouz-Keni, fut évidemment apportée du même hiéron. Elle montre que Praxias était citoyen romain. T. Flavius Praxias, de la tribu Quirina (cf. les inscriptions d'Akmonia, n<sup>os</sup> 533, 534, dans *Cities and Bishoprics*, bien que Servenius Cornutus, n<sup>o</sup> 552, qui était en relations étroites avec Akmonia, appartint à la tribu Æmilia), éleva un monument à son fils, à sa mère, à lui-même, à ses deux fils encore vivants :

Τι. Φλαούιος Πραξίου νίος Κυρέινα Πραξίας Πραξία νίω και Τάτια Ἀγαθοκλέους τῇ μητρὶ και ζῶσι ἑαυτῶ τε και Φλαούιους Ἀσκληπιάδη και Θεοδότῳ τοῖς νίοις και τοῖς τούτων ἐγγόνοις και ἀπελευθέροις ἰδίοις ἐποίησεν, ἀρὰν [προσεπι?]θέμενος ὅπως μηδενὶ ἐξέσται μή[τε πωλήσα]μ μήτε ἀγοράσαι μή[τε τὸ μνημεῖον μή[τε τι τῶν περὶ α]ὐτοῦ οἰκοδομημάτ[ων ἢ φυτειῶν προ]ομεύειν πρὸ] ἑαυτοῦ.

III. Trouvée *in situ* sur l'acropole d'Akmonia, où des ouvriers travaillaient :--

Ἀγαθῇ Τύχῃ  
κατὰ ψήφισμα πάνδη-  
μον ♡ ἢ βουλή και ὁ δῆ-  
μος και ἡ] γεροσία ♡ και  
φ[υλὴ Ἀρτε]μεισιᾶς ἐτεί-  
μησαν Λεύκιον Ἐγνάτι-  
ο[ν Λ. νί]ον Τηρητεῖνα Κου-  
άρ[τον ἐ]παρχον σπείρης  
ἐ [Γορ]διανῆς, ἐπιμε-  
λητῆν] εἰλῆς Σεβαστῆς  
Διδύμου, χειλιάρχον λε-  
γιῶνος η<sup>1</sup> (?) Ἀύγούστης, ἐπ[αρ]-  
χον εἴλης [ύ?] Α[ύ]γού[στης],  
κτίστην και ἐ[ν]εργέτην  
τῆς πατρίδος.

L. Egnatius Quartus, d'Akmonia, appartenait à la tribu romaine Tereteina. La tribu Aselepias, d'Akmonia, est connue par une autre inscription : *Cities and Bishoprics*, n<sup>o</sup> 532. Legio VIII fut envoyée en Germanie l'an 70 après J.-C. par Mucianus, et y resta depuis. Ala I Augusta Gemina Colonorum était stationnée à Chiaca Armen. Min. dans la Province de la Cappadoce (Not. Dign. Or., C.I.L. VIII 8934, B.C.H. X p. 159, Arrien *Ecl.*, I). Cohors V Gordiana (ou peut-être Sardiana) est inconnue.

<sup>1</sup> Signe incertain, cela peut être H ou II.

IV. [ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος]  
 ἐτείμησαν Α. Κλαυδί-  
 ον Ἰουλιανὸν ἠρώα  
 υῖον Λουκίου Κλαυδίου  
 Καπίτωνος στεφανη-  
 φόρου, ἄνδρα ἀπὸ πρώτης  
 ἡλικίας εἰς τὴν πατρίδα φιλό-  
 τειμον, ἀγορανομήσαντα ἐν  
 σειτοδεία ἐνδόξως καὶ τῶν προ-  
 γόνων ἀξίως τὴν ἀνάστα-  
 σιν ποιησαμένων Γ. Κλαυ-  
 δίου Λουκιανοῦ καὶ Γ. Κλαυδί-  
 ου Ἀσιατικοῦ τῶν ἀδελφῶν  
 αὐτοῦ.

M. Lantois, l'aimable chef de gare de Banaz, qui s'intéresse beaucoup aux antiquités, m'a permis de copier la pierre d'Akmonia dont on trouvera le texte ci-dessous. Cette pierre est en sa possession, et il en a plusieurs autres que le manque de temps ne m'a pas permis de transcrire.

V. Petit autel avec des reliefs mutilés portant des inscriptions sur trois côtés :—

A. Ἀγαθῇ Τύχῃ. Αὐρήλιοι Ἐπιτύχανος καὶ Ἐπίνικος σὺν τῇ  
 μητρὶ Τερτύλλῃ πατε[ρα] Τελέσφορον ἀπειέρωσαν

Entre les lignes 4 et 5 se trouve un relief qu'on a effacé entièrement et avec soin ; la surface de la pierre a été nivelée. Cependant, le contour évoque l'idée d'un cavalier, en supposant que les figures de l'homme et du cheval n'étaient pas de proportions naturelles. Le dieu cavalier est un sujet très commun sur les monnaies et les bas-reliefs d'Anatolie.

B. ἔτους τλδ'.  
 σὺν τῇ εἰεράῃ εἰσ-  
 [π]είρη ἧς καὶ εἰρο-  
 φάντης.

Sur ce côté, les lettres étaient peintes, et il n'était pas possible de les lire avec certitude à la lumière d'une bougie. Je me proposais de les revoir le lendemain matin ; mais, comme je l'ai expliqué, la matinée entière fut occupée par la longue inscription publiée à la page 5. La date est 249-50 après J.-C. Le sens et la construction sont obscurs. Σπείρα était un des noms appliqués aux associations religieuses si communes dans les cités de Grèce et d'Anatolie. Probablement, nous devons entendre que la speira dont Telesphoros fut hiérophante (en sous-entendant ἦν à la fin) contribua à l'érection de ce tombeau (cf. l'inscription d'Apamée, *Cit. and Bish.*, n° 309). Le δ est la lecture de M. Chapot.

Epitynchanos était probablement le grand-père ou l'oncle du prêtre Athanatos Epitynchanos *Pii filius*, qui jouait avec ses frères Diogas Epitynchanos, etc., un grand rôle dans la renaissance de paganisme à Akmonia en 314 de J.-C. : voir *Cit. and Bish.*, II, p. 566-568. Ici, notre Epitynchanos appartient à la réaction contre la religion Chrétienne, qu'on appelle la Persécution de Decius (249-251).

C. *Λατύπος Λούκιος.*

VI. Dans un tchechné nouvellement construit dans la vallée du Kourou-Tchaï, à deux kilomètres d'Ahat-Keuï, se trouvent les deux épitaphes suivantes, d'ailleurs sans valeur :—

*Ζηνόδοτος Κουάρτω ἀδελφῶ καὶ Ξανθεία γυναικὶ αὐτοῦ  
καὶ τεθρεμμένοις Ε[ὺ]τυχία καὶ Ἀμμιανῆ μνήμης χάριν.*

VII. *Φωτείνης Ἀλεξάνδρω τέκνω μνήμης χάριν.*

Il est inutile d'apporter quelques légères corrections aux inscriptions déjà connues ; mais je puis ajouter que les numéros 521-528 des *Cities and Bishoprics* devraient être attribués au groupe des inscriptions d'Akmonia. Je les avais placés sous la rubrique Alia, par égard pour votre opinion sur le site d'Alia à Islam-Keuï ; mais aujourd'hui je suis tout à fait opposé à cette manière de voir.

Tels furent les résultats de deux jours de travail, dans une des parties les plus fréquemment traversées de la Phrygie. J'aurais pu, avec beaucoup de profit, passer une semaine à Islam-Keuï, et de jeunes archéologues ayant un mois de loisir (s'il s'en rencontre) ne trouveront pas facilement un champ de travail plus rémunérateur que la ligne du chemin de fer de Phrygie, en y comprenant les villages situés à deux ou trois heures de distance. Les inscriptions, prises séparément, sont de peu de valeur et de médiocre intérêt, mais elles s'éclairent par le rapprochement avec d'autres.

\* \*

VIII. Aux inscriptions publiées ci-dessus, j'en ajouterai deux autres qui sont importantes. L'une provient de Thyatire. Dans l'excellent ouvrage de M. Clerc (*De rebus Thyatirenorum*), au numéro 46, les *χαλκείς χαλκοτύποι* honorent M. Antonius M. F. Galata, citoyen romain de la tribu Sergia. Aucun motif n'est invoqué pour justifier l'honneur dont il est l'objet. A cet égard, nous sommes renseignés par l'inscription latine suivante, que nous avons trouvée dans une maison à Thyatire. Elle est gravée en lettres d'une bonne époque.

*Civitati Thyatiren[ο-  
(sic) r]um M. Antonius Ga-  
l]ata suo et M. An-  
toni Galatae et An-*

toniae Pontices  
 parentum suorum  
 n]omine, curam agen-  
 t]ibus ex testamen-  
 to Galatae Claud[ia  
 A]sclepipe et Arte-  
 mone.

On suppose que la pierre qui porte ce texte a été apportée des montagnes où se trouve la source qui alimente la ville moderne, et cela montre que cette même source approvisionnait la ville ancienne. M. Antonius Galata fit don à la cité de quelque construction qui facilita l'approvisionnement de l'eau. Une tradition intéressante se rattache à la maison dans laquelle cette pierre a été trouvée. Il y a bien longtemps, dit-on, le propriétaire découvrit la source dans les montagnes et permit ainsi à la ville d'avoir de l'eau en abondance. En reconnaissance de ce service, on lui octroya une canalisation spéciale pour sa maison. Et, en fait, c'est la seule maison qui possède une conduite d'eau privée se reliant directement à l'aqueduc principal. Cette conduite passe sous la cour et est à découvert sur un espace de deux mètres, pour permettre aux habitants de s'en servir. La construction prouve que le plan original a eu pour objet d'en faciliter l'usage à la famille. Telle est l'histoire qu'on nous a racontée. On nous a menés voir la maison et la conduite d'eau comme une des curiosités de Thyatire, et, sans parler de l'inscription, cette construction vaut bien une visite. C'est à notre hôte et guide, M. Antoine Tzimeris, que nous sommes redevables de cette visite et de beaucoup d'autres amabilités.

L'inscription appartient probablement à la période 50-150 après J.-C. Le nom de Claudia montre que l'an 50 après J.-C. est la limite la plus ancienne. Si nous pouvions être certains que les exécuteurs furent les enfants de M. Antonius Galata le Jeune, nous pourrions en conclure que dans cette famille les caractères latins cessaient d'être en usage et que les caractères grecs l'emportaient, ce qui indiquerait une date qui n'est pas plus ancienne que 100 après J.-C.

Les noms des parents sont intéressants. Le mari était sans doute un immigré venu de la partie orientale de la Galatie, et sa femme était originaire du Pont (sans aucun doute le Pont Galatique, partie du Pont comprise dans la province de Galatie). Nous ferons observer que Marc-Antoine le triumvir a fait bien des changements en Galatie, couronnant ou déposant des rois, et aussi que les membres de la famille royale du Pont, les Polémonides, portèrent les noms de M. Antonius et d'Antonia, empruntés au triumvir. L'histoire de cette famille a attiré l'attention de nombre de savants. Tout récemment, M. G. F. Hill, du British Museum, s'en est occupé dans la *Revue numismatique* de M. Svoronos, où on trouvera la bibliographie.

IX. A Ambar-Arasi, village qui se trouve à environ dix-neuf milles ou vingt-huit kilomètres d'Erégli-Kybigistra, vers l'ouest, il y a des traces évidentes d'une cité. J'ai visité ces ruines en 1882, mais n'ai rien trouvé qui en révélât le nom. Le professeur Sterrett l'explora en 1885, mais ne fut pas plus heureux.<sup>1</sup> Une des inscriptions est évidemment un décret, mais elle est à peu près indéchiffrable. Dans le même endroit, un grand sarcophage en marbre est depuis longtemps fameux (voir Sterrett, *The Wolfe Expedition*, p. 15). Il a été récemment transporté à Konia pour être ensuite envoyé à Constantinople, opération très difficile, le sarcophage pesant 18 tonnes, et le couvercle 14 tonnes.<sup>2</sup> Le chemin de fer n'est pas encore en état de transporter cet énorme poids. Les sculptures montrent que l'œuvre est relativement récente, sans doute du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. ; mais de beaux modèles grecs ont été employés par les artisans locaux, et l'ensemble est digne d'une étude minutieuse et détaillée, autant pour ses grandes dimensions que pour le fini du travail, l'adresse des ouvriers et la grande variété des motifs représentés.

Il ne m'appartient ni de publier le monument, ni de disserter longuement à son sujet. Mais il m'est permis de dire qu'il jettera beaucoup de lumière sur le développement de l'art en Cilicie au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Il sort du même atelier ou peut-être des mêmes mains que le sarcophage, plus petit, de Séleucie du Calycadnus, aujourd'hui conservé au Musée impérial ottoman. Pendant que j'étais à Konia, j'ai comparé les photographies que Strzygowski a publiées du sarcophage de Séleucie, dans son livre *Orient oder Rom*, au sarcophage de Ambar-Arasi. Les sujets sont généralement les mêmes. La scène reproduite par Strzygowski (p. 48, fig. 16) est tournée dans une direction inverse sur le sarcophage de Ambar-Arasi ; mais elle est presque exactement identique. La série des figures de la page 47, fig. 14, se répète presque complètement sur le dit sarcophage ; mais la jeune femme qui se tient à gauche et en arrière du personnage assis, d'un certain âge, modelé d'après le type des philosophes ou des poètes de la statuaire grecque antérieure, est représentée en vierge doriennne, avec la tunique courte de l'Artémis chasserresse.

De quelle provenance sont ces deux monuments ? D'où peuvent-ils avoir été amenés, l'un à Ambar-Arasi, l'autre à Séleucie ? L'un ou l'autre doit avoir traversé le Taurus par les Portes de Cilicie. On peut admettre soit que tous les deux ont été faits à Tarse, soit qu'un artiste de Tarse s'est transporté à Ambar-Arasi pour y exécuter le grand sarcophage. Cette dernière supposition est la plus probable.

<sup>1</sup> J'ai visité moi-même, avec mon collègue Pierre Paris, Ambararas (= Ambar-Arasi), le 8 mai 1885, trois semaines avant Sterrett, qui y passa le 1<sup>er</sup> juin. L'inscription n<sup>o</sup> 11 de ce dernier (*The Wolfe Expedition*, p. 16) est le n<sup>o</sup> 35 de nos inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie (*BCH.*, t. X, 1886, p. 513-514).  
G. Radet.]

<sup>2</sup> Dimensions : 12 pieds de long, 9 pieds de large.

X. Avec ce sarcophage fut apporté un grossier monument de pierre portant cette inscription :—

[*Αὐτοκράτορι Καίσαρι Τραιανῶ*] Ἀδριανῶ Σεβ. [θεοῦ Τρα-]  
 ιανοῦ υἱοῦ (!), θεοῦ Νεροῦ[α υἱο-]  
 ροῦ<sup>1</sup>, Σιδαμαριωτῶν ἡ [βουλῆ]  
 καὶ ὁ δῆμος τὸ βαλινε[ῖον]  
 καθιέρωσαν, ἐπὶ Βρουττί[ου Πραί-]  
 σεντος πρεσβ. καὶ ἀν[τιστρατή-]  
 γου Σεβ. ἐπιμεληθέντ[ος . . .].

C. Bruttius Praesens est connu par plusieurs inscriptions. Il fut consul pour la seconde fois avec l'empereur Antonin le Pieux, en 139 après J.-C. Nous apprenons cette fois qu'il fut gouverneur de Cappadoce, sous Hadrien, fait inconnu auparavant.

Le nom de la cité est probablement celui que nous avons donné ; mais, vu la nature rugueuse de la pierre, les lectures suivantes ne sont peut-être pas impossibles : *ΕΙΔΑ—ΕΙΑΑ—CΙΔΑ—CΙΑΑ*.

Sidamaria est absolument inconnue, autant que je me rappelle. Le nom moderne Ambar est peut-être la seconde moitié du vieux nom ; la première syllabe *Sid* ayant disparu, *Amar* fut transformé en *Ambar*, mot turc qui signifie : un abri avec un toit, mais sans murs.

Dans mon *Historical Geography of Asia Minor*, p. 342, Kastabala de Cappadoce ou de Lycaonie a été distinguée de Kastabala de Cilicie, et placée à Ambar-Arasi. Très peu de temps après, j'ai vu que le passage un peu vague de Strabon peut être compris sans l'hypothèse d'une seconde Kastabala de Cappadoce. Le site d'Ambar-Arasi est ainsi laissé libre et se trouve enfin maintenant identifié. Il est étrange qu'il ne soit fait nulle part mention de Sidamaria, importante cité sur la route allant de Kybistra à l'ouest, et qui devait être connue des auteurs anciens. Le nom peut être comparé à celui de la forteresse byzantine de Sideropalos, située dans cette région, probablement à Sidirvar (Sidivre dans la carte de Kiepert) un village sur la route de Láranda, six heures de Sidamaria.

La Khasbia de Ptolémée doit être distinguée de Kastabala.

---

1 Novembre 1902.

Quelques mois après ma visite à Acmonia, Monsieur V. Chapot a vu presque toutes les mêmes inscriptions ; et il leur a consacré un excellent article dans la *Revue des Études anciennes*, 1902, p. 77-84, duquel voici le commencement :—

“ M. Ramsay, l'explorateur attitré de l'ancienne Phrygie, adressait récemment à la *Revue des Études anciennes* une lettre, datée de Konia, où

plusieurs inscriptions sont reproduites et interprétées (t. III, 1901, p. 269-279). Déchiffrées à la hâte et commentées au pied levé, elles n'en ont pas moins été publiées avec la maîtrise à laquelle l'épigraphe anglais nous a accoutumés. Lui-même regrettait cependant de n'avoir pas le moyen de les étudier plus à loisir. Quelques-unes des inscriptions qu'il a copiées au voisinage de l'ancienne Acmonia ne se trouvaient déjà plus *in situ* au mois d'août de la même année; et je dois à l'obligeance de M. Paul Gaudin, directeur de l'exploitation de la Compagnie française du chemin de fer Smyrne-Cassaba, d'avoir pu en retrouver la piste, les déchiffrer à mon tour et prendre des estampages. Ce secours ne nous suffira pas pour arriver à une intelligence complète des documents; du moins, il me permet de confirmer, expressément ou par mon silence, certaines lectures de M. Ramsay, considérées par lui comme hypothétiques, et d'apporter quelques corrections."

Notre connaissance du testament, si difficile et si obscur, de Titus Praxias, a notablement progressé, grâce au savant et attentif commentaire du jeune voyageur français. Il a découvert la date précise du testament, et la lecture correcte à la ligne 6  $\acute{\alpha}$ [πο]φέρεσθαι (au lieu de φέρεσθαι simplement, que j'avais donné), à la ligne 24 ἐπικεκλημέ[νους] au lieu de ma restauration ἐπικεκλημέ[νοι], à la ligne 29-30 [ὑπὸ τοῦ Πραξίου παρεκλήθη, λα]χόντων δογματογράφων et [Διο]φάντου, à la ligne 32-33 τῶ αἰ [ὑπ'αὐτῶ, ἔτους ρξ]θ', au lieu de — — ἔτους ρο]θ'. Au commencement et à la fin de plusieurs lignes il a ajouté des lettres, qui confirment mes restaurations. Dans la ligne 1 il a lu les lettres EX . . . KAI que je n'avais pas pu déchiffrer. Cette addition m'a permis de faire la transcription et restauration complète des lignes 1-4 que j'ai donnée ici (voir p. 5).

Dans les pages qu'on vient de lire j'ai introduit toutes les lectures améliorées de M. Chapot et les additions que j'ai pu faire à son édition du testament; et j'ai fait aussi des objections à d'autres vues dans son article que je ne puis pas accepter.

J'ai pris de lui aussi la lecture correcte du no. V., TAA au lieu de TAA. Je n'ai vu la pierre qu'à la lumière d'une misérable bougie; et après beaucoup d'hésitation entre les deux lectures, j'ai mal choisi. La correction de M. Chapot est la bienvenue, parce qu'elle nous permet de voir que l'inscription est un monument de la persécution de Decius.



